



**HAL**  
open science

**Marianne Blanchard, Sophie Orange et Arnaud Pierrel,  
Filles + Sciences = une équation insoluble ? . Paris,  
Editions Rue d'Ulm-Cepremap, 2016, 145 pages**

Marie Duru-Bellat

► **To cite this version:**

Marie Duru-Bellat. Marianne Blanchard, Sophie Orange et Arnaud Pierrel, Filles + Sciences = une équation insoluble ? . Paris, Editions Rue d'Ulm-Cepremap, 2016, 145 pages. 2018, pp.191-195. 10.3917/tgs.040.0191 . hal-03656946

**HAL Id: hal-03656946**

**<https://u-bourgogne.hal.science/hal-03656946v1>**

Submitted on 3 May 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Marianne Blanchard, Sophie Orange et Arnaud Pierrel**  
***Filles + Sciences = une équation insoluble ?***

**Paris, Editions Rue d'Ulm-Cepremap, 2016, 145 pages**

Duru-Bellat, M. (2018). « Filles + Sciences = une équation insoluble ? », de Marianne Blanchard, Sophie Orange et Arnaud Pierrel. *Travail, genre et sociétés*, 40, 191-195. <https://doi.org/10.3917/tgs.040.0191>

Ce livre publié aux éditions de l'ENS de la rue d'Ulm relate une étude empirique sur la sous-représentation des filles dans les classes préparatoires aux grandes écoles scientifiques. Elle entend montrer comment, au sein de ce secteur très particulier du système éducatif, la domination de genre s'imisce, non seulement de par les publics (peu féminisés) qui y sont accueillis, mais aussi de par les conceptions du savoir et de l'excellence qui y ont cours. Cette problématique n'est certes pas neuve et elle incorpore des questionnements classiques autour des inégalités sexuées en matière d'accès à l'éducation, comme le souligne la préface de Christian Baudelot. Mais ces questionnements interpellent plus largement la sociologie du genre, dès lors qu'ils sont structurés au tour de l'articulation entre facteurs objectifs et facteurs subjectifs. Aujourd'hui, la notion extrêmement à la mode d'autocensure est volontiers mise en avant, pour rendre compte des positions moins avantageuses des femmes en général, tandis que les sociologues, toujours méfiants eu égard à ce qui ressemble à une « psychologisation » se font forts d'en renverser la logique en posant, comme le font les auteur-e-s que « les filles se censurent parce qu'elles sont censurées »...

Dans l'ouvrage, ceci va être démontré par une enquête par questionnaire conduite en 2013-2014 auprès de plus de 2 200 élèves de classes préparatoires scientifiques, soutenue par l'ENS de Paris. On regrette certes que cette enquête ne porte que sur les jeunes qui ont été sélectionnés à l'entrée de ces classes, ce qui limite singulièrement l'ambition affichée de saisir la constitution des ambitions scolaires, puisqu'il faudrait pour cela partir de l'ensemble des candidats potentiels, les bacheliers S, dont certains préféreront s'orienter en Université scientifique, ou ailleurs, ou ne seront pas sélectionnés. D'emblée, ces classes et les écoles d'ingénieur-e-s auxquelles

elles donnent accès sont considérées comme évidemment situées au sommet des hiérarchies scolaires et sociales (peut-être y a-t-il là l'ombre du commanditaire) et constituant à ce titre un objectif que devrait viser tout-e jeune qui ne serait ni « dominé-e » ni entravé-e. Il faut à ce point insister sur ce qui est trop souvent passé sous silence dans les analyses sociologiques qui, à l'instar de celle-ci, assimilent toute différence à une inégalité, que la notion d'inégalité suppose à la fois un bien considéré par tous et toutes comme désirable et auquel l'accès serait barré, pour des raisons indépendantes des volontés. Ces conditions sont sans doute réunies quand on considère les premiers niveaux d'enseignement (on peut faire l'hypothèse que tous les élèves veulent apprendre à lire par exemple), mais qu'en est-il à cette dernière étape de la scolarité ? La question mérite au moins d'être posée... Toujours est-il que les auteur-e-s semblent postuler que tout-e jeune sortant du lycée rêve d'entrer à Polytechnique et donc en « classe prépa », ceux et surtout celles qui n'y parviennent pas étant donc des « dominé-e-s »... Ce point de vue, certes répandu, est particulièrement ennuyeux en ce qui concerne les inégalités entre filles et garçons, car il expose en permanence à un risque de dérapage tautologique : les filles sont dominées puisqu'elles se concentrent dans des filières dont le signe de la position dominée est qu'il y a une majorité de filles...

Si très vite la lectrice ou le lecteur perçoit pleinement ce risque, certains constats n'en sont pas moins intéressants, même s'ils sont rarement neufs, ce qui dénote une profonde immobilité du système des classes préparatoires, tant dans leur fonctionnement pédagogique que dans la place qu'elles occupent dans les hiérarchies scolaires. C'est le cas de l'analyse précise des verdicts scolaires, omni-présents dans ces filières, qui envoient des messages plus ou moins explicites tant sur ce que c'est que d'être un scientifique, sur ce que c'est qu'une « belle » science et centralement sur les chances qu'ont les élèves de parvenir à se conformer à cet idéal... On ne peut qu'être frappé-e ici de la proximité des résultats avec les analyses de Monique de Saint Martin et Pierre Bourdieu publiées en 1975. Ce qui est également frappant, c'est de retrouver aujourd'hui et à ce stade du cursus les manières stéréotypées dont les enseignant-e-s évaluent les élèves garçons ou filles depuis l'école primaire (le potentiel des garçons opposé au sérieux des filles...).

On peut de fait se demander ce que les classes préparatoires aux grandes écoles ont de spécifique, car on retrouve à tous les niveaux du système éducatif cette hiérarchie des savoirs dont l'armature est le degré

d'abstraction et le détachement des considérations d'utilité renvoyant à la « vraie vie », de même que l'implicite (car peu avouable aujourd'hui) théorie des dons (les « esprits » scientifiques). On rappellera que celle-ci est reprise à leur compte par les élèves et partagée par les parents, comme le montre par exemple l'enquête de Médiaprim de novembre 2012, où 62 % des adultes pensent qu'il existe des caractéristiques propres aux filles et d'autres propres aux garçons, et précisent (à hauteur de 18 %) que les cerveaux des filles et des garçons sont différents, et que (pour 16 %) les garçons sont meilleurs en maths, soit des différences entre filles et garçons attribuées pour 49 % d'entre eux à la biologie... Sous tous ces aspects, depuis la pédagogie jusqu'aux stéréotypes implicites partagés, – et c'est là un intérêt de l'ouvrage – les classes préparatoires offrent un miroir grossissant du système scolaire.

Il reste évidemment intéressant de se centrer spécifiquement sur un pôle excentré de l'espace scolaire, qui certes canalise vers les positions de pouvoir, à condition de ne pas considérer, comme les auteur·e·s semblent le faire, que cela rejette toutes les autres orientations vers les ténèbres extérieures ! Aujourd'hui, l'accès à l'élite passe autant par l'ena et ses antichambres que par les grandes écoles d'ingénieurs. Et considérer que des débouchés tels que les écoles vétérinaires ou les écoles d'ingénieur·e·s autres que les grandes écoles généralistes sont des choix dominés de dominées, révèle peut-être un ethnocentrisme (contagieux) de l'institution commanditaire ! Il y a sans doute un moment où, dans les cursus scolaires (comme d'ailleurs les choix de vie), les possibilités ne sont pas parfaitement ou aisément hiérarchisables : qui dirait que médecine est « moins bien » qu'ingénieur·e, ou qu'ingénieur·e en informatique est « mieux » qu'ingénieur·e en pharmacie ? Ici, la tentation est de classer les filières en fonction de leur degré de féminisation – plus une filière est féminisée, plus elle est mal classée... Outre le risque évident de tautologie, cette façon de faire (de fait assez courante, quasi routinisée même, dans nombre de recherches en ce domaine) incorpore une image bien négative des filles.

Pourtant, les analyses de Michèle Ferrand, Françoise Imbert et Catherine Marry (dans leur ouvrage *L'excellence scientifique : une affaire de famille*, paru chez l'Harmattan en 1999) sur les normaliennes scientifiques et plusieurs analyses ultérieures de Catherine Marry donnent une image moins misérabiliste des femmes qui n'ont pas suivi la voie la plus royale : celles-ci assument de suivre leurs goûts plutôt que la logique conformiste de l'excellence scolaire du moment. Et seul·e le/la sociologue s'autorisera à dire

qu'elles sont en la matière dominées (mais pourquoi alors faire une enquête pour leur demander ce qu'elles pensent, si on a déjà la réponse ?). Plus globalement, les analyses renvoient une image des jeunes filles comme des éternelles soumises qui se contentent, dans leurs orientations y compris les plus prestigieuses, de prendre les places laissées par les garçons (thèse au demeurant difficile à établir, dès lors que, certes, quand il y a plus de filles, il y a moins de garçons...). La trajectoire de ces filles qui restent minoritaires peut résulter tout autant de luttes scolaires engagées activement pour prendre cette place... Il serait d'ailleurs intéressant de faire porter davantage le projecteur sur les quelques garçons des classes « dominées » (y a-t-il des homologues avec la situation des filles ?), de même d'ailleurs qu'il serait heuristique d'analyser le fonctionnement des classes préparatoires non scientifiques pour faire la part de ce qui se joue via les contenus scientifiques, via la forme scolaire ou via l'opposition fille/garçon.

La montée substantielle des filles dans les classes préparatoires économiques serait intéressante à analyser aussi en ce qu'elle montre que les situations peuvent évoluer. Ne voulant pas verser dans un déterminisme a-temporel, l'ouvrage évoque le fait que l'évolution des emplois est à même de faire évoluer les attributs censés être ceux du féminin et donc du masculin, dès lors que tout besoin de recrutement doit trouver réponse, quitte à élargir la vision stéréotypée des personnes susceptibles d'y satisfaire. Les exemples historiques sont légion qui témoignent de ce rôle moteur de l'« offre ». Pour autant, le livre semble rester dans une perspective qui nie toute possibilité de réel changement des hiérarchies, en dépit des recompositions constantes, puisque les dominées dévalorisent toutes les nouvelles positions auxquelles elles accèdent... Quand on lit que les femmes médecins n'accèdent qu'à des spécialités « subalternes », précisément parce qu'elles sont féminines, on peut se demander si ce mépris n'est pas la preuve de l'intériorisation, jusque chez les sociologues, des hiérarchies qui font la domination...

En tout cas, au fil des observations, tout ce que font les filles se retourne contre elles : si elles obtiennent plus souvent leurs premiers vœux au terme du dispositif APB (qui régit les orientations *post-bac*), c'est parce qu'elles sont plus modestes et non parce qu'elles sont plus stratégiques, tandis que les garçons sont décrits comme plus ambitieux, alors qu'on pourrait les qualifier de doux rêveurs ; de même, quand les filles envisagent des débouchés bien identifiés, alors que les garçons restent davantage dans le flou, se contentant d'invoquer (paresseusement ou par conformisme) leur

curiosité ou le (vague) métier d'ingénieur...

De fait, au-delà des résultats factuels qu'il apporte sans conteste sur ce segment du système éducatif, ce livre est très stimulant en ce qu'il illustre les embûches qui jalonnent toute analyse de la production de la domination masculine. Il est classique pour les sociologues, après avoir écarté les explications biologisantes et psychologisantes, de convoquer la socialisation genrée ; celle-ci engendre des préférences stéréotypées, vite rabattues sur les réalités objectives (ici, la référence ultime étant la division du travail, la hiérarchie des professions, qui elles-mêmes hiérarchisent l'offre de formation, avec des évolutions dans les taux de féminisation). Ce sont ces réalités qui déterminent – selon l'« intériorisation des conditions objectives » – à la fois ce qui est une opportunité envisageable (les métiers dont les profils s'emboîtent avec les caractéristiques censées être féminines) et surtout une filière dominée/dominante, que vont reproduire par leurs comportements les dominées/ dominants. À chaque étape, le risque de tautologie et d'explication circulaire est réel et aussi le fait de ne donner aucune réalité aux acteur-trice-s qui produisent ainsi leur domination. Pour les chercheuses et les chercheurs, le défi est de taille : comment identifier et démontrer la domination, comprendre comment ça perdure, quoi qu'en disent les personnes qu'on ne peut constamment tenir pour des « idiots culturels » ? Il reste qu'on ne saurait bien sûr reprocher aux auteur-e-s de ne pas fournir la solution à cette question qui taraude la recherche féministe depuis son origine, et que leur livre met parfaitement en lumière au-delà de son intérêt intrinsèque.

***Marie Duru-Bellat***

**Sciences Po – Observatoire Sociologique du Changement et IREDU**